

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 38 (1974)
Heft: 149-152

Artikel: Sur un emploi particulier des mots dans deux passages de Phèdre de Racine
Autor: Bourguignon, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399550>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SUR UN EMPLOI PARTICULIER DES MOTS DANS DEUX PASSAGES DE *PHÈDRE* DE RACINE

Mgr Pierre Gardette est connu des romanistes surtout comme dialectologue. Il est vrai qu'il a consacré la très grande partie de son activité scientifique à cette branche de la linguistique, dans laquelle il est devenu le maître que l'on sait. Mais pendant une vingtaine d'années, dans le cadre du certificat de « Grammaire et Philologie », il a expliqué des textes de français moderne, depuis les sonnets de Ronsard jusqu'aux poèmes de Valéry. Ses étudiants se souviennent encore de la finesse et de la maîtrise avec lesquelles il conduisait ses analyses. Il tenait ses auditeurs sous le charme — et le mot n'est pas exagéré — en commentant un poème, un passage de tragédie ou une page de prose. Il avait le don de mettre en pleine lumière ce qui fait la beauté d'un texte et de communiquer l'admiration qu'il avait lui-même éprouvée. De certains cours nous sortions véritablement éblouis. Il appliquait une méthode qu'il avait acquise auprès de ses maîtres, Louis Aguetant à Lyon et Antonin Duraffour à Grenoble, méthode qu'il avait adaptée à son goût personnel et qu'il appelait volontiers la « critique d'humeur ». En 1949 il me demanda de le décharger de cette partie de son enseignement pour se consacrer à l'ancien français et à la recherche dialectologique. J'ai toujours mesuré, et je mesure encore davantage aujourd'hui la distance qui me sépare de lui. Je voudrais cependant tenter, pour m'associer à l'hommage qui est rendu à celui qui fut mon maître, de parler, comme il eût souhaité qu'on le fit, de Racine, auteur qu'il a particulièrement aimé et pratiqué, et plus précisément d'un aspect de la langue de *Phèdre*. C'est un aspect secondaire, je l'admets, mais qui m'a semblé suffisamment caractéristique de l'art de Racine, fait de subtilité et d'habileté.

Phèdre est amoureuse d'Hippolyte, fils de Thésée, son époux. Elle garde en elle-même son affreux secret jusqu'au moment où, pressée par sa nourrice Œnone, elle lui avoue sa passion et lui raconte toute cette triste histoire. Le passage se situe à la scène 3 de l'acte I.

Au vers 272, Phèdre appelle Hippolyte : « mon superbe ennemi ». Faut-il

rappeler que la langue de la tragédie a hérité de la Renaissance et de la préciosité un assez grand nombre de mots, d'expressions et d'images ? Quand un auteur parle d'amour il est immédiatement pris dans une sorte de réseau verbal qui constitue ce qu'on a appelé le langage galant. Même Molière, qui a tant combattu pour le naturel dans l'expression, fait parler ses amoureuses et ses amoureux comme les personnages dont il se moque par ailleurs. Dans les *Femmes Savantes*, le rôle de Clitandre est à cet égard particulièrement caractéristique. Or Clitandre est regardé habituellement comme le porte-parole de Molière lui-même. Le mot « ennemi » appartient à la métaphore précieuse, très usée, de la guerre des amants. L'amour est un combat où il y a un vainqueur, c'est celui qu'on aime, et un vaincu, c'est celui qui est atteint par l'amour. Je renvoie au v. 1088 d'*Alexandre* :

« Porus bornait ses vœux à conquérir un cœur
Qui, peut-être aujourd'hui, l'eût nommé son vainqueur. »

et au v. 101 de *Phèdre* (c'est Hippolyte qui parle) :

« Quand même ma fierté pourrait s'être adoucie
Aurais-je pour vainqueur dû choisir Aricie ? »

Corneille emploie souvent cette image, par exemple au v. 84 du *Cid* :

« ... Mets la main sur mon cœur
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur. »

Nous pouvons constater combien tous les mots guerriers peuvent être fades dans la bouche d'Aricie. Dans le passage où elle fait confidence à Ismène, sa suivante, de son amour pour Hippolyte (acte II, scène 1, vers 415-462), elle ramasse toutes les images usées, elle parle le langage le plus conventionnel. Par comparaison avec *Phèdre* elle fait figure d'amoureuse de salon :

v. 446 « Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert. »

comme dans une forteresse privée de sa garnison.

On retrouve au v. 449 : « faire fléchir un courage inflexible », aux v. 451-452 : « ... enchaîner un captif étonné de ses fers, Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné : », et au v. 454 :

« Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte ;
Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté. »

Ce type de métaphore est complètement renouvelé par le mot « ennemi » qui n'était pas en usage dans le vocabulaire galant, renouvelé surtout par la réalité. Ce n'est donc pas un mot vide : il correspond très exactement à ce qu'il exprime. Phèdre, en effet, luttera contre Hippolyte jusqu'à le tuer et en mourir. Racine, à un mot usé, rend sa valeur forte d'image neuve.

Dans le même passage, au v. 273 et au v. 276, Phèdre emploie une série d'antithèses : « Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue. » et « Je sentis tout mon corps et transir et brûler. » Ces sortes d'antithèses étaient du dernier galant depuis Pétrarque et Ronsard. Voici quelques exemples de Ronsard parmi d'autres :

- « J'espère et je crains, je me tais et supplie... »
 (1^{er} Livre des Amours 12)
 « Vous êtes tout mon bien, mon mal et ma fortune. »
 (Sonnet pour Sinope, v. 12)
 « Ores ma face honteuse pâlisait, Puis rougissait. »
 (Le Voyage de St Germain. A Genève)
 « J'eus de froid et de chaud la fièvre continue »
 (Sonnets pour Hélène I, 9, v. 7)
 « Passionné d'amour, je me plains en langueur,
 Ores froid comme neige, ores chaud comme braise. »
 (Sonnets pour Hélène II, 4, v. 3-4)

Du Bellay, dans l'Ode « Contre les Pétrarquistes » s'est moqué de ces antithèses galantes :

- v. 9 « Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs. »
 v. 13 « Et bref, ce n'est à ouïr leurs chansons,
 De leurs amours que flammes et glaçons. »

Mais justement chez Racine il ne s'agit pas de jeu pétrarquiste mais de l'exacte réalité. Phèdre est bien loin de la métaphore, c'est dans sa chair qu'elle souffre, c'est par la fièvre qu'elle est saisie. Nous savons, depuis le début de la tragédie, qu'elle est la proie d'un mal mystérieux qui ravage son corps. C'est pourquoi d'ailleurs quand elle dit au lieu de « Je », « mon âme » (v. 274), « mes yeux » (v. 275), « mon corps » v. 276, elle n'use pas de la personnification traditionnelle, mais exprime la réalité concrète.

- v. 43 « Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
 Une femme mourante et qui cherche à mourir ?
 Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
 Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
 Peut-elle contre vous former quelques desseins ? »

dit Thérémène à Hippolyte. Et Œnone :

- v. 144 « La Reine touche presque à son terme fatal...
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache. »
- v. 190 « Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture. »

Cette évocation de l'amour charnel est peut-être unique dans la littérature du XVII^e siècle, si réservée. On y reconnaît l'influence des Grecs, et en particulier de Sappho, dont Boileau, trois ans avant *Phèdre*, avait traduit une ode, dans le *Traité du Sublime* de Longin.

C'est ainsi que Racine rend à des vocables usés leur sens plein, à des métaphores devenues banales, la force de leur nouveauté, et même ce ne sont plus des métaphores, puisqu'elles sont l'expression de l'exacte réalité.

Pour échapper à l'emprise de cet amour monstrueux qu'elle réprouve, Phèdre a recours à une double tactique, selon les leçons de Port-Royal en face des occasions de péché : la prière et la fuite.

- v. 285 « Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,
J'adorais Hippolyte ; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer. »

Il est tout à fait normal dans le langage galant que l'on adore quelqu'un. C'est le mot expressif, ou que l'on veut tel, quand il s'agit d'amour. L'amour devient une religion et la personne aimée une divinité. Cette transposition est constante depuis le Moyen Age et Ronsard jusqu'à Baudelaire, en passant par Vigny. On adore un peu partout au XVII^e siècle. Dans *le Cid*, quand Chimène parle de Rodrigue, v. 810 :

« C'est peu de dire aimer, Elvire : je l'adore. »

Dans *Cinna* v. 710 :

« Il adore Émilie, il est adoré d'elle. »

De même Hippolyte quand il parle de son amour pour Aricie, au v. 569 :

« Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore. »

Encore dans l'aveu que fait Hippolyte à son père aux v. 1119-1126 :

« Je l'adore, et mon âme, à votre ordre rebelle,
Ne peut ni soupirer ni brûler que pour elle. »

On devait d'ailleurs peut-être sourire gentiment pendant cette tirade toute en style précieux. Mais dans la bouche de Phèdre, il ne s'agit nullement de préciosité. Par cette aventure vécue dans sa chair autant que dans son cœur, elle rend à l'image usée sa force de mot tout neuf. Elle sort même de la métaphore pour passer sur le plan du réel. Hippolyte a vraiment remplacé pour elle la divinité. Entre les mots « Hippolyte » et « adorer », il y a une antithèse splendide : c'est de la véritable idolâtrie et non l'exagération toute verbale d'un sentiment. De même les expressions : « ma main » au v. 284, « ma bouche » au v. 285, « mes yeux » au v. 290, ne sont pas des métonymies banales, de ces personnifications que l'on rencontre à chaque instant dans la tragédie, où elles ne sont que des substituts élégants et plus ou moins habiles de la personne. Ce n'est pas pour éviter de dire « Je » que Phèdre les emploie. Nous sommes loin ici des « mon bras », « mon cœur » ou « mon âme » de la stylistique du XVII^e siècle. Cela signifie que tous les sens de Phèdre sont en rébellion contre elle. Son être est douloureusement divisé : elle fait, malgré elle, ce qu'elle ne voudrait pas faire. C'est là tout l'art de Racine que de savoir utiliser les moyens que lui offre la stylistique de son temps pour leur faire dire tout autre chose. Et le trouble dans lequel se trouve Phèdre est bien mieux évoqué, plus habilement et plus discrètement suggéré que par des mots violents.

La première tactique, celle de la prière, ayant échoué, Phèdre tente de fuir Hippolyte et pour cela obtient que son père l'éloigne de Trézène. Ce que coûte à Phèdre une pareille démarche se devine à travers presque chacun des mots qu'elle utilise. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est qu'elle revient tout naturellement aux termes mêmes dont elle s'est déjà servie :

v. 293 « Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectais les chagrins d'une injuste marâtre ; »

Nous sommes toujours au-delà de la simple métaphore, dans le domaine de la stricte réalité. De plus, entre les deux mots : « ennemi » et « idolâtre » il y a une magnifique antithèse, puisque chacun d'eux a son sens plein. Racine frôle sans cesse la stylistique du XVII^e siècle, sans faire de la rhétorique. Il ramasse les mots usés de la préciosité et les vivifie, les « regonfle » en leur imposant un sens nouveau. Nous voyons ici la rencontre du génie de Racine avec le vocabulaire de son temps.

Ainsi encore au vers 297, lorsque Phèdre dit, après que ses attaques eurent produit leur effet :

« Je respirais Œnone ; et depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence. »

il faut entendre le verbe « respirer », mis d'ailleurs en valeur par sa place et par la coupe, non seulement au sens moral, comme dans bon nombre de textes contemporains, mais également au sens physique. Phèdre était physiquement oppressée et comme étouffée par le poids de cet amour monstrueux.

Mais voilà Hippolyte qui revient et la passion de Phèdre qui se réveille. Pour la troisième fois dans ce passage elle appelle Hippolyte « l'ennemi ». C'est vraiment le mot qui convient à cette femme qui lutte, « malgré soi perfide ». Pour exprimer ce qu'elle ressent alors, elle a recours, au v. 304, à une métaphore filée :

« Ma blessure trop vive aussitôt a saigné. »

Ce pourrait être un trait de préciosité, d'autant plus que la chasse a tourné aux précieux tout un lot d'images. La métaphore est si bien usée qu'elle est entrée dans le *Dictionnaire de l'Académie*, qui donne comme exemple : « Les beaux yeux de cette dame l'ont blessé ». On la retrouve un peu partout depuis Ronsard qui l'avait héritée d'Anacréon : la blessure d'amour est un cliché ! Dans *Phèdre* même elle apparaît :

v. 253 « Ariane ma sœur de quel amour blessée... »
v. 540 « Portant partout le trait dont je suis déchiré... »

déclare Hippolyte à Aricie. Dans *Polyeucte*, Pauline parlant de Sévère,

v. 198 « Je ne lui cachais point combien j'étais blessée ; »

On pourrait aisément multiplier les exemples. Mais ici on ne songe pas à sourire car ce n'est pas un vain jeu de l'esprit. La blessure pour n'être pas extérieure, visible, n'en est pas moins réelle. L'image n'est pas vide, elle traduit exactement cette souffrance nouvelle. S'il y a ici métaphore, il n'y a pas trace d'hyperbole. Racine encore redonne vie à une vieille formule. Ce n'est plus la mort en paroles que l'on rencontre chez les pétrarquistes et les précieux. De cette blessure-là on meurt dans *Phèdre*.

De même ce mot « ardeur » que Phèdre, au v. 305, écarte comme trop faible

« Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée ; »

était déjà un mot usé à l'époque autant que « feu » et que « flamme » dont il n'est, la plupart du temps, qu'un simple synonyme. On le rencontre fréquemment chez Racine, tant au singulier qu'au pluriel :

« Mon importune ardeur ne s'est point ralentie »

Bajazet, v. 6

« Cette ardeur que j'ai pour ses appas
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée. »

Bérénice, v. 502

« Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes. »

Andromaque, v. 321

Pour Phèdre, cette ardeur n'est pas un sentiment, c'est l'ardeur du sang, un feu véritable, la fièvre physique du désir. Et c'est encore plus qu'une brûlure interne qu'elle ressent. Pour l'évoquer elle a recours à une image, qui reprend en l'aggravant celle du v. 278 :

« Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit, tourments inévitables ! »

Vénus chasserresse est devenue maintenant bête de proie, tigre ou aigle :

« C'est Vénus toute entière à sa proie attachée »

La métaphore n'est vraiment pas banale. L'image est violente, à la limite de l'hallucination. Il y a, en effet, une sorte de dédoublement : Phèdre semble se voir elle-même comme un objet, de l'extérieur. Elle réalise son état par une espèce de vision. C'est un essai d'explication par l'image de ce qu'elle ressent dans son corps. Son cas est vraiment très étrange, elle est irresponsable. Suivant une parole fameuse, la grâce lui manque alors qu'elle fait tout — ou du moins le croit-elle — pour l'obtenir : elle prie, elle fuit les occasions. Arnauld a aimé *Phèdre*, car il voyait une illustration de la doctrine janséniste. Mais comme nous sommes loin de l'amour chasseur, du petit Cupidon avec son arc et ses flèches !

Pour saisir toute la force du vocabulaire de l'amour coupable que nous avons relevé dans ce passage, il est bon peut-être de le comparer avec celui que Phèdre emploie pour parler de son mariage avec Thésée. Ainsi au v. 279 :

« ... A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée, ... »

elle utilise d'abord une périphrase pour désigner Thésée, périphrase qui équivaut à ceci : « le fils de mon beau-père », c'est-à-dire qu'elle ne marque

pas directement le lien qui existe entre Thésée et Phèdre. De plus, par sa noblesse, elle établit une distance avec la réalité : Thésée apparaît plus lointain. Jamais Phèdre n'aurait l'idée d'appeler Hippolyte « le fils de Thésée ». Elle use encore d'une périphrase à base de métaphore : « sous les lois de l'hymen... » : métaphore du joug, toute conventionnelle, périphrase bien fade, simple expression élégante. Plus loin, au v. 299, Phèdre dit :

« Soumise à mon époux et cachant mes ennuis
De son fatal hymen je cultivais les fruits. »

« Les fruits de l'hymen » constitue une périphrase de style précieux pour dire les enfants. On sait qu'à cette époque de décence ont fleuri autour de l'enfant des périphrases plus ou moins compliquées. Celle-là est courante. En voici une preuve dans un passage de La Fontaine, extrait de la Captivité de St Malc. Or La Fontaine ne fut pas particulièrement inspiré en écrivant ce poème, on y trouve donc beaucoup de clichés :

v. 235 « Leur amour lui serait un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur ferait un présent
Augmenteraient ses biens, l'auraient encor pour maître... »

Phèdre insiste en filant la métaphore au moyen du verbe « cultiver ». Par ce recours à une figure aussi compliquée et faussement solennelle, elle semble se moquer, manifester son dédain pour ce piètre mariage et même pour ces enfants qui sont davantage ceux de Thésée que les siens. Elle s'en inquiétera pourtant plus tard (acte III, sc. 3, v. 860 et suivants). En tout cas, nous constatons que, pour évoquer son mariage, elle prend dans la langue du XVII^e siècle ce qu'il y a de plus fané, de plus défraîchi : un langage sans saveur qu'elle estime bien suffisant pour parler d'un amour qui est mort. Quelle différence avec les mots brûlants qu'elle trouve quand il s'agit de dire son amour pour Hippolyte !

A la scène 5 de l'acte II, Phèdre aborde Hippolyte pour le supplier en faveur de son fils, mais une fois en présence de l'être trop longuement désiré et jusqu'ici systématiquement évité, elle perd le contrôle de son cœur et de ses lèvres, et c'est l'étrange aveu d'amour qui occupe l'essentiel de cette scène.

Nous relevons d'abord au v. 630 le mot « ardeur » que Phèdre avait déjà employé au v. 305 :

« ... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur malgré moi se déclare. »

Hippolyte ne perçoit pas la violence du mot, il l'entend dans son sens ordinaire quand on parle d'amour. Aussi admire-t-il, et un peu naïvement, l'attachement de Phèdre pour Thésée. Il n'a pas saisi l'ambiguïté des pronoms que celle-ci a utilisés :

« Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle... »

Il ne se doute pas que « le », « lui », représentent non pas Thésée, mais lui, Hippolyte. Alors Phèdre cherche à lui faire comprendre qu'elle l'aime en usant d'un subtil stratagème : elle va dire son amour pour Thésée jeune, mais s'adressera en réalité à Hippolyte.

cf. v. 290 : « Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père. »

Ce qui nous intéresse ici, ce sont les trois verbes qui commencent la déclaration, v. 634-635 :

« Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime... »

« Languir » est d'abord un mot de médecin. Le *Dictionnaire de l'Académie* dit qu'il signifie en premier lieu « être condamné par une maladie qui abat les forces », c'est-à-dire une maladie qui ne finit pas et met la vie en danger. Il se dit ensuite des amoureux par métaphore, c'est souffrir du mal d'amour.

Régnier, *Satire XIII* :

« Je suis de ces gens-là qui languissent pour vous. »

Molière, *Bourgeois*, I, 1 :

« Je languis nuit et jour Et mon mal est extrême. »

« Brûler » est connu. Phèdre l'a déjà utilisé au v. 276. Il va, dans le langage galant, avec les « feux » et les « flammes » et il n'est souvent qu'un doublet élégant, parce que imagé, du verbe « aimer ». Cf. *Andromaque*, v. 250, où Pyrrhus parle d'Oreste sur un ton légèrement ironique :

« On dit qu'il a longtemps brûlé pour la princesse. »

Et l'on connaît le vers fameux où le même Pyrrhus associe les deux images dans une pointe :

« Brûlé de plus de feux que je n'en allumai. »

Hippolyte peut parfaitement s'y tromper, car Phèdre emploie le vocabulaire habituel de la galanterie qui n'a rien d'étonnant pour lui, puisqu'il s'en sert également. Mais dans la bouche de Phèdre ces mots ont une autre résonance, ils retrouvent leur sens fort : « languir » n'est plus une métaphore, mais une réalité, nous le savons par Œnone :

- v. 193 « Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
 Depuis que votre corps languit sans nourriture. »
 v. 146 « Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache. »

Quant à « brûler » nous savons aussi de quoi il s'agit :

- v. 158 « Que ces ornements, que ces voiles me pèsent !
 Quelle importune main en formant tous ces nœuds
 A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
 Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire. »

Après les deux mots usés, et apparemment employés dans un sens anodin, galant, Phèdre délaisse le jeu de la métaphore et se sert du mot simple : « Je l'aime ». Il est en relief au début du vers. Ce mot est tout gonflé de sens et acquiert par sa place une importance exceptionnelle.

Ce qu'il y a de très frappant dans ce passage, c'est la manière dont Phèdre tourne autour de son aveu. Elle parle, avons-nous remarqué, tantôt de Thésée, tantôt d'Hippolyte. Elle oscille de l'un à l'autre et les mots qu'elle emploie traduisent ce mouvement de va-et-vient. Quand elle parle de son mari, elle s'éloigne d'Hippolyte, elle emploie les mots de salon, les mots de tout le monde. Son amour pour Thésée est vraiment mort, il ne l'inspire plus : le style suit le sentiment. C'est ce qui explique les termes et les figures des v. 636-637 :

- « Volage adorateur de mille objets divers,
 Qui va du Dieu des morts déshonorer la couche ; »

Quand elle se tourne vers Hippolyte, Phèdre hésite au bord de l'aveu, elle le dérobe sous l'image du portrait à double entente, elle le retarde par le rythme hésitant d'un vers où les accents se multiplient en même temps que les allusions :

- v. 639 « Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi. »

Le vers précédent était d'ailleurs lui aussi rempli d'allusions — transparentes — ; Phèdre, comme hallucinée, y chante autant qu'elle y parle :

« Mais Fidèle, mais Fier, et même un peu Farouche. »

M M M
F F F

Au moment où il semble qu'elle va parler clairement, elle emploie le possessif de la première personne :

v. 643 « Lorsque de notre Crète il traversa les flots... »

elle lie ainsi, en quelque sorte, son destin à celui d'Hippolyte, elle se rapproche encore de lui. Alors, Phèdre s'écarte pour rappeler le passé : son amour de jeune fille, qui ne la touche plus, puisque cet amour est mort maintenant.

v. 644 « Digne sujet des vœux des filles de Minos. »

Thésée n'est pas nommé, il devient « le sujet des vœux », avec le retour au jargon galant. La périphrase « filles de Minos » désigne Ariane et elle, Phèdre. C'est quelque chose de si lointain que cet amour fini ! et l'amour pour Hippolyte a opéré une telle rupture dans la vie de Phèdre qu'en elle se produit une sorte de dédoublement : elle n'a plus rien de commun avec ces deux jeunes filles qui étaient les filles de Minos. Et même elle sourit de ces filles à marier, ces deux gamines en qui elle ne se reconnaît pas, telle est la valeur de l'adjectif « digne ». Il en fallait bien peu pour les éblouir ! Maintenant, c'est tellement autre chose !

A ce moment, Phèdre entre dans une espèce de rêve, où elle reconstruit le passé en substituant au personnage de Thésée celui d'Hippolyte. Là encore nous voyons que Racine échappe à son temps par son art de choisir les mots que chaque personnage doit dire.

Assez caractéristique est l'expression « tête charmante » dans le v. 657 :

« Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante ! »

Il s'agit peut-être bien d'une personnification : de même que le bras c'est le héros en tant que brave et fort, la tête c'est le héros en tant qu'il est séduisant. Mais la personnification est assez neuve, parce que le siège de la séduction depuis Ronsard, c'était surtout les yeux. « Tête » dans le sens de « personne aimée » semble particulier à Racine et uniquement dans *Phèdre*. C'est un renouvellement heureux du « *καρὰ φίλον* » des Grecs. Cependant, dans notre texte, le mot « tête » n'est pas l'équivalent de « personne », il a toute son énergie. Phèdre regarde Hippolyte en amoureuse, elle a un geste, au moins ébauché vers son visage, ce que traduit le démonstratif « cette ». Elle est, en somme, ensorcelée par lui, par ses yeux, par sa bouche. Les soins qu'elle imagine sont sans doute de très précises caresses. Plus qu'une simple

personnification l'expression ici est singulièrement évocatrice et brûlante.

Deux mots encore sont choisis intentionnellement par Phèdre dans cette déclaration : « amante » au v. 658, « compagne » au v. 659 :

« Un fil n'eût point rassuré votre amante,
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher. »

« Amante » a un sens assez précis au XVII^e siècle et plus particulièrement dans la tragédie depuis Corneille. Il signifie quelqu'un qui aime et qui est payé de retour. Il est souvent proche de fiancée ou de prétendante. Par conséquent, c'est un mot très adroit par lequel Phèdre fait entrer Hippolyte dans son jeu sans lui demander son avis : elle suppose acquis l'amour d'Hippolyte pour elle. « Compagne » évoque nécessairement la vie à deux, c'est encore un mot qui plaide discrètement. C'est pourquoi Phèdre se sert avec insistance de ces adjectifs et pronoms de la première et de la seconde personne (votre amante — moi-même devant vous — avec vous descendue — se serait avec vous...) : car ils sont évocateurs par leur juxtaposition de cette vie à deux dont elle rêve.

Cette déclaration de Phèdre se fait avec des mots très simples. Il y a là une merveilleuse économie de moyens, caractéristique de l'art classique. Il faut remarquer comment ces mots acquièrent une valeur d'évocation grâce à leur place et grâce à leur contexte. Ainsi « perdue » au v. 662 : sa place à la fin du vers et détaché par la coupe ; son contexte ? Pourquoi « perdue » ? Ce n'est pas vrai, puisque l'événement tel qu'il s'est passé a prouvé que Thésée ne s'est pas perdu. C'est qu'il s'agit d'une autre perte, une perte morale celle-là, une perdition plutôt. C'est Phèdre qui est une femme perdue, et elle le sait, et elle désire entraîner Hippolyte avec elle dans cette perdition. De même au vers précédent « descendue ». Il s'agit d'une descente vers un abîme moral. Après avoir plaidé adroitement Phèdre reconnaît sa déchéance et s'abandonne au remords. Elle se sait perdue, mais tant pis si c'est avec celui qu'elle aime.

Les quelques modestes remarques que nous avons pu faire sur ces deux passages de la tragédie ont montré, je pense, assez clairement avec quel art Racine sait choisir des mots évocateurs, avec quelle habileté et quelle discrétion il peint ses personnages, simplement par les termes qu'il met dans leur bouche. Il sait jouer des possibilités que lui offre le lexique avec une maîtrise incomparable et par là il dépasse les écrivains de son temps.

Lyon.

Jean BOURGUIGNON.